

en retraite à reculons, se perdit dans la foule de l'air d'un homme enchanté de lui-même.

« Naturellement, continua Cavaroc, je me rapprochai de l'endroit où la jeune fille venait de s'asseoir, et je me plaçai de manière à pouvoir la regarder et l'admirer tout à mon aise. A côté d'elle se trouvait une dame d'une cinquantaine d'années, de haute mine et de physionomie glaciale. L'orgueil éclatait sur son front; la sévérité la plus inflexible se lisait dans son regard rigide. Tout son visage offrait l'expression d'une autorité sûre d'elle-même et qui ne souffre pas de contrôle. Cette dame se penchait vers la jeune fille, elle lui parlait tout bas, et à je ne sais quel air de famille, il me fut facile de deviner qu'elle devait être sa mère, ou du moins sa très proche parente. Derrière ces deux femmes se tenaient debout deux jeunes gens d'une étrange gravité. Le premier pouvait avoir vingt-cinq ans et le second vingt-deux ou vingt-trois. Qui voyait l'un, voyait l'autre, tant leur ressemblance était frappante. Le type germanique le plus complet s'incarnait en eux; leur taille gigantesque attirait l'attention; leurs épaules larges et carrées semblaient de force à soulever le monde; la délicatesse rosée de leur teint, leurs cheveux et leurs moustaches, d'un blond presque blanc, contrastaient d'une façon bizarre avec cette apparence athlétique. Leurs yeux, d'un bleu de bluet, lançaient des regards durs, perçants, presque farouches. Bref, dans ces physionomies caractéristiques, il y avait du gentilhomme, mais il y avait aussi du sauvage. Je ne supposai pas que le moindre rapport pût exister entre ces Teutons de pur sang et la pâle jeune fille aux roses rouges. Le jour et la nuit sont moins dissemblables que ne l'étaient ces géants blonds et cette enfant brune. Tandis que je m'absorbais dans une contemplation extatique, l'orchestre préluda, annonçant qu'une nouvelle figure allait commencer. Je ne me charge point de vous expliquer, mon cher baron, à quel sentiment spontané, irréfléchi et irrésistible, j'obéis à mon insu. Je ne l'ai pas compris moi-même tout d'abord. Je me trouvais debout, à deux pas de la jeune fille, sans savoir comment j'étais venu là. Je m'inclinai devant elle et je la priai d'une voix très émue de me faire l'honneur de m'accepter pour cavalier. A peine avais-je parlé qu'elle rougit jusqu'au front; en même temps je vis une expression d'étonnement se peindre sur le visage de la dame aux allures sévères, et se refléter comme un double miroir sur les traces carrées des deux géants. Involontairement je me demandai si je venais de commettre une chose exorbitante, de rompre en visière aux plus simples convenances, et j'allais vraisemblablement adresser cette même question à l'un des jeunes gens blonds, dont la stupeur visible me semblait insolente. Lorsque la matrone aux grands airs, après m'avoir examiné de la tête aux pieds, trouvant sans doute que mon apparence était celle d'un gentilhomme, fit un signe de consentement. La brune enfant, redevenue pâle, appuyée aussitôt sa petite main gantée sur la mienne, et nous primes place parmi les couples que les accords de l'orchestre mettaient en mouvement. Peu de paroles furent échangées entre nous. J'étais rentré en possession de mon sang-froid, mais une insurmontable timidité me paralysait, et j'avais toutes les peines du monde à débiter sans trop de gaucherie ces lieux communs de conversation courante qui sont de mise dans un bal. Ma danseuse, au contraire, semblait fort à son aise; elle me répondait sans le moindre embarras, avec une aisance parfaite, et je ne retrouvais pas, sur son délicieux visage, cette expression d'ennui dédaigneux qui m'avait frappé quand l'Autrichien en grand uniforme lui servait de cavalier. Je le revis au bout d'un instant, cet Autrichien. Il était debout, juste en face de moi et de la jeune fille, dans un groupe qu'il dominait de toute la tête. Il me regardait fixement, d'un air qui tenait le milieu entre l'inquiétude et la malveillance. Je répondis à cet espionnage manifeste par un regard de défi. L'officier me déplaisait à miracle. L'idée d'une rencontre avec lui me souriait fort! Mais sans doute il était d'humeur peu belliqueuse, car il tourna et je le perdis momentanément de vue. A une heure du matin, la matrone aux grands airs quitta sa place, prit le bras de la jeune fille et se dirigea vers la porte principale des salons. Les deux géants à moustaches blondes s'ébran-

lèrent en même temps et formèrent l'arrière-garde. Je marchai à quelques pas derrière eux. Auprès de la porte l'officier les rejoignit et leur parla vivement, sans qu'il me fût possible d'entendre ses paroles. Sous le vestibule, un grand valet de pied en riche livrée attendait avec des pelisses qu'il plaça sur les épaules des dames, puis il s'élança dehors et fit un appel; un carrosse armorié s'avança jusqu'au bas de l'escalier. Les deux dames et les deux jeunes gens s'installèrent dans ce carrosse. L'Autrichien, debout auprès de la portière, prit congé et se répandit en salutations et en sourires, puis l'équipage s'ébranla. Je le suivis.

—Peste, mon cher vicomte, interrompit Lascars en riant, il me semble que l'enfant pâle aux cheveux noirs commençait à vous tenir furieusement au cœur!

—Elle exerçait sur moi une véritable fascination, répondit Cavaroc. Certes, je ne songeais encore ni à l'aimer ni à me faire aimer d'elle, et cependant j'éprouvais l'impérieux besoin de me dire: Je la reverrai. Les chevaux prirent le grand trot. Je me mis à courir de toute ma vitesse. Heureusement l'équipage n'allait pas loin, sans cela j'aurais dû renoncer à ma poursuite, car au moment où le carrosse s'arrêtait devant une grille qui s'ouvrit pour le laisser passer, je tombai sur une borne, sans force et sans haleine, et, pendant plusieurs minutes, je crus que mon cœur, trop dilaté par ma course folle, allait éclater dans ma poitrine. Mais, que m'importait cette souffrance. J'avais atteint mon but. Je savais ce que je voulais savoir. Dès que cette prostration écrasante se fut dissipée, j'examinai avec attention les lieux où je me trouvais. Je gravai dans ma mémoire le nom de la rue, puis je regagnai mon logis et je me jetai sur mon lit, où, pendant tout le reste de la nuit, je ne fermai pas l'œil. Le lendemain matin, dès la première heure, je commençai mes recherches et je parvins sans peine à retrouver la grille. Elle donnait sur un vaste jardin, ou plutôt sur un parc; au bout d'une avenue d'arbres séculaires se voyait un hôtel vraiment princier. Je me livrai aussitôt à la chasse aux renseignements, et j'appris que cet hôtel appartenait à une grande dame, veuve et très riche, la baronne de Capellen, qui l'habitait avec ses fils, Valentin et Karl, et avec sa fille Marguerite, car les deux géants blonds et roses, aux longues moustaches et aux yeux farouches, étaient les frères de l'enfant pâle aux cheveux noirs! La nature a d'étranges caprices, et, comme le dit notre poète: «Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable!» Je poussai plus loin mes investigations; je semai à droite et à gauche bon nombre de pièces d'or; je questionnai des fournisseurs, je fis parler des valets et je finis par découvrir qu'il était vaguement question d'un mariage entre Marguerite de Capellen et un certain comte Magnus de Rolandseck, jeune Germain deux fois millionnaire et jouissant du grade de capitaine dans l'armée de Sa Majesté très catholique l'empereur d'Autriche. Je me dis à l'instant même que le comte de Rolandseck devait être cet officier si roide et si content de lui-même dont je vous ai parlé tout à l'heure, et qui m'avait déplu au delà du possible. Je ne me trompais pas. Une fois ces renseignements obtenus, je me mis à réfléchir, je me rendis compte de la situation, et j'en établis ainsi le bilan; d'un côté, une belle jeune fille, amplement dotée, presque fiancée déjà, et entourée d'une famille sévère et hautaine. D'autre part, votre serviteur, c'est-à-dire un très bon gentilhomme, sans un sou, criblé de dettes et forcé de s'expatrier pour cause de contrainte par corps. Ce pauvre diable de gentilhomme, dans de telles conditions, pouvait-il avoir la moindre chance de supplanter le prétendu officier et d'obtenir la main de la jeune fille millionnaire? Non, cent fois non!... n'est-il pas vrai? La situation était désespérée, c'est votre avis comme le mien, mon cher baron, j'en suis convaincu.

—Vicente, répondit Lascars d'un ton sentencieux, je ne puis admettre qu'il y ait en ce monde une situation désespérée. La force de volonté, la persévérance, le hasard surtout, triomphent chaque jour des obstacles qui semblaient le plus insurmontables. Tout est possible, voilà mon avis, tout est possible, même l'impossible.

—La suite de mon aventure, jusqu'à présent

du moins, semble vous donner raison, continua Cavaroc, vous en aurez bientôt la preuve. J'étais fermement convaincu que je ne pouvais arriver à rien, et je n'en recherchais pas moins toutes les occasions de voir Marguerite de Capellen. Ces occasions devaient être assez fréquentes dans une ville comme Aix-la-Chapelle, où les fêtes du Cursaal réunissent l'élite de l'aristocratie. Je dansai plusieurs fois avec la jeune fille. Je trouvai moyen de faire connaître à la baronne mon nom et mon titre, et la fière patricienne, qui savait sur le bout du doigt le nobiliaire européen, accueillit depuis lors mes humbles saluts sans trop de hauteur, et me toléra d'assez bonne grâce parmi les danseurs de sa fille. Il me faudrait beaucoup de temps et beaucoup de paroles, mon cher baron, pour vous raconter en détails comment cette fascination, subie pour moi dès la première entrevue, se changea peu à peu en une passion sérieuse, et comment Marguerite écouta, non-seulement sans colère, mais encore avec une émotion du meilleur augure, les tendres aveux que je murmurais à son oreille, tandis que l'orchestre du Cursaal versait sur nous des torrents d'harmonie. J'eus le courage un soir, de lui parler de mon rival, de cet odieux comte de Rolandseck, auquel, disait-on, sa main était destinée. Elle me répondit en souriant que Magnus lui semblait l'être du monde le plus ridicule, et que s'il lui fallait choisir entre un tel époux et le couvent, elle choisirait le couvent sans hésiter. Le résultat de tout ceci fut que je perdis complètement la tête, que j'oubliai ce bilan si nettement tracé qui semblait me défendre la moindre espérance, et qu'un beau jour, en habit de gala, je sonnai à cette grille que je connaissais si bien, et je me fis annoncer chez la baronne. Madame de Capellen se trouvait dans son salon avec Valentin l'aîné de ses fils et avec Marguerite. La mère et le fils semblèrent très-surpris en entendant le valet de chambre prononcer mon nom. Ni l'un ni l'autre, cela était clair comme le jour, ne s'expliquait la visite d'un étranger qui ne leur avait point été présenté... La baronne, néanmoins, m'accueillit avec politesse, quoique avec roideur. Le fils aîné répondit à mon salut par un mouvement de tête à peine suffisant. Quand à Marguerite, devenue pourpre soudain comme une grenade en fleur, elle avait quitté le salon, ou plutôt elle s'était enfuie au moment de mon arrivée. Lorsque je me trouvais face à face avec cet insolent jeune homme et cette grande dame à l'air rogue, qui, muets tous deux et leurs regards fixés sur moi, paraissaient attendre l'explication de ma présence, je m'avouai tout bas que je venais de faire une démarche absurde, presque ridicule, et je comparai mentalement ma situation à celle d'un renard qui s'est jeté tête baissée dans une fosse d'où il ne sait plus comment sortir... Par malheur, je m'avisais de cela trop tard... *Le vin était tiré*, comme dit le proverbe, *il fallait le boire*.

« Il fallait à tout prix faire bonne contenance, continua Cavaroc, et ne point avoir l'air d'un sot, sous peine d'expirer de confusion devant les deux personnages que j'étais venus si follement affronter chez eux. Je me trouvais en face d'une grande glace, dans laquelle je me voyais de la tête aux pieds. Je fis des efforts héroïques et je parvins à donner à mon visage l'expression d'un calme que j'étais bien loin de ressentir. Ayant remporté sur mon émotion cette première victoire, j'entamai l'entretien résolument. Je parlai d'abord de moi-même, de ma naissance, des alliances de ma famille avec les plus illustres maisons de France, je parlai ensuite de mon château languedocien, je laissai supposer que les terres qui l'entouraient n'avaient pas cessé de m'appartenir, et quelques mots adroits, qui cependant ne pouvaient me compromettre dans le cas où l'on irait aux renseignements, permirent à mes auditeurs d'évaluer assez haut le revenu de ces terres. C'était de bonne guerre, n'est-il pas vrai, mon cher baron?

—Pardieu! je le crois bien! répliqua Lascars. En règle générale, selon moi, tout ce qui peut aider au succès me paraît légitime.

—La baronne et son fils ne faisaient point mine de m'interrompre, poursuivit le vicomte, ils m'écoutaient d'un air impassible, mais je surpris de temps en temps un regard échangé entre eux, et ce regard signifiait clairement: *Pourquoi donc ce gentilhomme nous raconte-t-il ainsi ses affaires?*